

INTERMÉDIAIRE ET PENSÉE

Jean-José KOMBO

Résumé

A partir du constat du paradoxe que constitue le recours à la médiation dans un environnement marqué par le culte des oppositions, l'on ouvre des axes de réflexions en vue de repérer le statut effectivement dévolu à l'intermédiaire dans la pensée et l'action humaines. Trois faits caractéristiques sont ainsi dégagés. Le rôle essentiel d'orientation et d'organisation objectivement assuré, dans les procès historiques, culturels, symboliques, identitaires et intellectuels, notamment, par l'intermédiaire, sous des formes variées : espace, acteur social, procès fonctionnel, objet ou instrument de comparaison. La difficulté, ensuite, à le reconnaître, dû par la propension de la pensée humaine à voir les blocs opposés, lui conférant, entre autres caractéristiques, ambivalence et discontinuité. Cette inclinaison, normale pour les débuts de la pensée de l'enfant en développement, subsiste et se trouve instrumentalisée chez l'adulte et dans les sciences humaines, méconnaissant souvent la complexité de l'objet. Enfin, la reconnaissance, l'emploi et l'analyse de l'intermédiaire consécutifs à la mise en œuvre d'une capacité d'analyse, conditions au déploiement d'une pensée de relation chez l'enfant comme chez l'adulte. Ce dernier devant plus conséquemment engager une vision et une méthode appropriées à la complexité et à l'unité du réel.

Mots clés : complexité ; pensée par couples ; intermédiaire ; capacité d'analyse ; espace ; extériorité ; pensée de relation.

INTRODUCTION

La problématique de l'intermédiaire et tout ce qui en dérive marque considérablement notre environnement en proie à de profondes mutations. Point n'est besoin d'énumérer les champs de son implication. L'explosion du secteur des services consacre aujourd'hui ses statut et rôle dans la société. Le médiateur international et le médiateur de la République ou encore le médiateur pénal sont, par endroits, élevés au rang des institutions établies, avec pour mission, de participer à la prévention, à la réduction et à la solution des oppositions et conflits généralement régressifs et destructeurs. Les cellules intermédiaires ainsi que les neuromédiateurs ont révolutionné l'organisation et le fonctionnement du système nerveux, ouvrant à l'individu un champ aux perspectives infinies. L'inscription de l'intermédiaire dans le champ

psychique paraît tout aussi déterminante.

Paradoxalement, il paraît se développer chaque jour davantage dans cet environnement, une culture des oppositions aux effets pervers, mais insuffisamment mesurés, que traduisent une diversité de couples d'opposés sans cesse renouvelés : modernité/tradition ; pays du nord/pays du sud ; monde occidental/monde oriental ; monde chrétien/monde musulman ; pays riches/pays pauvres... A la globalisation ou la mondialisation s'oppose le repli identitaire allant de la défense des traditions locales et la réaffirmation des identités ethniques, régionales ou religieuses à la xénophobie et à la purification ethnique. Ces oppositions, souvent ponctuées par des cataclysmes, compromettent ici et là l'avenir des nations. On en trouve quelque expression au Congo, dans une

certaine vision, par exemple, de sa géographie, avec les bipolarisations nord Congo/sud Congo et quartiers nord/quartiers sud, à Brazzaville ; de celle de ses populations, marquées par la dyade ngala/kongo* ou encore celle des langues véhiculaires réputées réservées aux populations du « nord », pour le lingala, et à celles du « sud », pour le kituba. Cette situation paradoxale incite à s'interroger sur le statut et la portée réels de l'intermédiaire dans l'action de l'individu et, surtout, dans sa pensée que Henri Wallon, psychologue français, définit comme « compréhension des relations qui peuvent exister non seulement de personne à personne et entre les membres d'une société, mais aussi entre les différents objets ou entre les différentes notions sur lesquelles... (l'enfant) ... peut raisonner »¹. Pourquoi cette prégnance des oppositions dans

l'action et la pensée humaines ? Comment se forment le besoin et la capacité d'emploi de l'intermédiaire chez l'individu ou dans un groupe d'individus ? Comment se déploie l'intermédiaire ? Quels sont ses enjeux essentiels dans la vie psychique et dans l'activité intellectuelle en particulier ? Quels en sont les déterminants fondamentaux ? Telles sont, au vu des préoccupations suscitées par une actualité tumultueuse, quelques unes des interrogations nous ayant conduit à jeter à nouveau un regard sur ce phénomène, dans ses rapports avec la pensée, pour un surcroît d'attention, de par ses multiples implications, entre autres, dans les domaines de la formation et de la gestion de la cité. Et, pour ce faire, nous nous sommes intéressé aux travaux de psychologues, de psychanalystes, d'historiens, d'ethnopsychiatres et d'ethnologues, notamment, afférents, sous une forme ou une autre, à cette question sur laquelle nous avons mené quelques observations auprès des enfants.

Le besoin et la capacité d'emploi de l'intermédiaire – à entendre, notamment, comme terme commun ou « ce qui est entre deux choses et forme transition de l'une à l'autre »² – résulte d'un procès plus ou moins long pour la pensée en développement chez l'enfant sous l'emprise, d'abord, de la structure de couple dont elle se doit conséquemment de s'affranchir. La difficulté à appréhender l'intermédiaire n'est pas exclusive à l'enfance. Elle subsiste chez l'adulte, y compris dans les sciences sociales où les études relatives à la pensée, par

exemple, de même que celles relatives à l'identité et au métissage, n'en assument pas toujours la complexité et portent plutôt la marque des couples d'opposés.

Avant d'aborder les données relatives à l'avènement du besoin et de la capacité d'emploi de l'intermédiaire dans le procès de pensée chez l'enfant, la présente étude, inscrite dans le cadre de la psychologie du développement, s'attache à l'examen des conditions inhibitrices et/ou facilitatrices de son appréhension dans les sciences humaines.

I. Les sciences humaines et la question de l'intermédiaire

Il apparaît, au vu de certains travaux menés dans le champ des sciences humaines, que l'intermédiaire se trouve soit méconnu, soit effectivement reconnu, dans les objets étudiés. On peut l'observer à propos de quelques études concernant la pensée « primitive », la pensée métisse, l'identité et la clinique interculturelle.

1. Des obstacles à penser l'intermédiaire

1.1. Complexité et mode

* termes génériques désignant, suivant ces bipartitions, les populations du « nord », d'une part et, du « sud », d'autre part.

(1) Wallon H, 1959/1973, Les étapes de la sociabilité chez l'enfant, *Enfance*, 3-4, p.310

(2) Le Petit Larousse illustré, 1997/1998, Paris, Larousse – Bordas, p.554

de connaissance de l'objet

Dans son étude des phénomènes de métissage survenus au xvi^e siècle, sur le sol américain, entre des êtres, des imaginaires et des formes de vie issus de quatre continents (Américain, Européen, Africain et Asiatique), Gruzinski aborde justement, entre autres, la question des obstacles à penser l'intermédiaire : « certains sont propres à l'expérience commune, d'autres découlent des habitudes intellectuelles et d'automatismes de pensée dont les sciences sociales ont parfois du mal à se défaire »¹. Mais la première difficulté, pense-t-il, tient à la complexité même de l'objet à connaître. Ce fait est remarquable dans les divers domaines de connaissance. En physique, par exemple, le mélange des fluides demeure un processus imparfaitement connu. La biologie moléculaire montre que les seuils séparant le vivant de l'inerte, le mort du vivant, le vivant humain du vivant non-humain sont éminemment problématiques. Pour donner la mesure de la complexité du métissage, Gruzinski se réfère au modèle du « nuage ». Ce qui domine dans la nature et l'environnement, c'est le « nuage », forme désespérément complexe, floue, fluctuante, toujours en mouvement. Toute réalité comporte une part de méconnaissable et recèle toujours une dose d'incertitude et d'aléatoire, conséquence de l'interaction des innombrables composantes du système. « C'est la présence de l'aléatoire et de l'incertitude, dit-il, qui confère aux métissages leur caractère insaisissable et paralyse nos efforts de compréhension »². Edgard Morin³ ; affirme plutôt que « c'est le mode de connaissance qui inhibe notre possibilité de con-

cevoir le complexe humain », vidé de son essence par sa fragmentation. Il montre en effet que « toutes les sciences, tous les arts éclairaient chacun sous son angle le fait humain. Mais ces éclairages sont séparés par des zones d'ombre profondes, et l'unité complexe de notre identité nous échappe... L'homme est découpé en fragments isolés dans les sciences humaines. En fait, le principe de réduction et celui de disjonction qui ont régné dans les sciences y compris humaines (devenues inhumaines) empêchent de penser l'humain. L'ère structuraliste a fait de cet obstacle vertu et Lévi-Strauss a pu même énoncer que le but des sciences humaines est, non de révéler l'homme, mais de le dissoudre ».

1.2 Couples d'opposés et pensée

Le couple d'opposés, participant de ces « automatismes de pensée », selon la formule de Gruzinski, nous paraît constituer un des obstacles majeurs à penser l'intermédiaire. Comme l'observe cet auteur, une des caractéristiques de la pensée est cette inclinaison à identifier plus facilement les blocs solides, à préférer les ensembles monolithiques aux espaces intermédiaires ou aux interstices sans nom. Wallon a justement relevé ces couples d'opposés à caractère doctrinal qui ont marqué l'histoire de la pensée : âme/corps ; esprit/réalité ; empirisme/rationalisme ; connaissance/praxis ; matériel/immatériel ; matérialisme/idéalisme, rationalité/affectivité⁴... Cette inclinaison est repérable dans les procès et les approches de la pensée, du métissage, de l'identité et dans la clinique interculturelle. Elle

alimente et/ou s'alimente des philosophies, des idéologies et des politiques variables, suivant les contextes historiques. C'est le cas, par exemple, de l'ethnocentrisme, au fondement, du postulat, cher à Lévy-Bruhl, d'une opposition radicale entre la pensée « primitive » et la pensée moderne.

1.2.1 Couples d'opposés et pensée « primitive »

Les travaux de Lévy-Strauss paraissent intéressants ici, à trois titres au moins. Premièrement, il rapporte de cette pensée « primitive », diverses données relatives aux contrastes et couples d'opposés dans ses réalisations, par exemple : sacré/profane ; parole/mutisme ; haut/bas ; etc... Deuxièmement, il tend à montrer que la « pensée sauvage » au fondement des mythes est une entreprise d'appropriation et de codification de l'univers, ainsi à dépasser la « fausse antinomie entre mentalité logique et mentalité prélogique ». Contrairement à l'opinion de Lévy-Bruhl, il estime en effet que « cette pensée procède par les voies de l'entendement, non de l'affectivité ; à l'aide de distinctions et d'oppositions, non par confusion et participation »⁵. Il en décrit le « double mouvement de détotalisation et de retotalisation », à savoir, cette « démarche analytique » qui permet de passer des catégories aux éléments et des éléments aux espèces dont le démembrement conduit au rétablissement de la « totalité sur un autre plan »⁶. Troisièmement, Lévi-Strauss, qui critique l'insistance de Sartre « pour tracer une distinction entre le primitif et le civilisé à grand renfort de contrastes gratuits », soutient que

la pensée « primitive » demeure fondée sur l'opération dichotomique et que l'organisation du discours mythique est présidée par le schème fait d'oppositions discontinues. Il ne sort pas fondamentalement, lui-même, des oppositions, dont les plus remarquables sont, par exemple : pensée sauvage/pensée domestiquée(moderne) ; indigène thésauriseur logique/grande mobilité intellectuelle (opérant avec des pièces détachées) ; théorie du sensible/plan de l'intelligible ; approche du monde physique suprêmement concrète/ approche suprêmement abstraite ; usages englués (dans d'autres)/usages nettement détachés d'autres (« chez nous ») ; sociétés à rites d'initiation/ « chez nous »⁷.

1.2.2 Couples d'opposés et pensée métisse

L'inclinaison qui amène à préférer les ensembles monolithiques aux espaces intermédiaires ainsi que les pesanteurs ethnocentristes ont conduit l'« histoire » à faire généralement l'impasse sur les métissages. Celle-ci n'a guère abordé de front les phénomènes de mélange avec les mondes extra-occidentaux et les dynamismes qui les ont suscités.

La notion de **métissage**, désignant le brassage des êtres et des imaginaires, soulève nombre d'interrogations et de controverses. Elle comporte des imprécisions quant à ce qu'elle recouvre. Le métissage biologique présupposerait l'existence de groupes humains purs, ce qui est, en réalité, un faux problème vu que tous les humains appartiennent à une même espèce

biologique⁸. Morin souligne cette « unité humaine première (qui) est générique... Le même patrimoine héréditaire d'espèce est commun à tous les humains et assure tous les autres caractères d'unité (anatomiques, morphologiques, cérébraux) ; il permet l'interfécondité de tous les humains, Européens, Inuits, Pygmées. Chaque individu se vit et s'éprouve comme sujet singulier, et cette subjectivité singulière, qui différencie chacun d'autrui, est commune à tous ».⁹ La notion de métissage culturel paraît, de même, trop connotée et lourde des ambiguïtés attachées au concept même de culture. L'emploi souvent routinier de ce dernier, fait observer Gruzinski, inciterait à prendre les métissages pour des processus qui se propageraient aux confins d'entités stables dénommées cultures ou civilisations. Et Gabrielle Varo en vient à s'interroger quant à la possibilité de formulation d'une hypothèse sur l'identité biculturelle alors que le problème de ce qu'est une « culture » par rapport à une autre n'est pas résolu.¹⁰ Pour Morin, justement, « La culture constitue l'héritage sociale de l'humain, les cultures nourrissent les identités individuelles et sociales dans ce qu'elles ont de spécifique. C'est pourquoi les cultures peuvent se montrer incompréhensibles à l'égard des autres cultures et incompréhensibles les unes aux autres ». Et il précise que « la culture n'existe qu'à travers les cultures... Le lien entre l'unité et la diversité des cultures est crucial ».¹¹

Les premiers métissages à projection planétaire apparaissent

étroitement liés aux prémisses de la globalisation économique dès la Renaissance, entre 1570 et 1640. Et l'expansion occidentale n'a cessé d'en susciter aux quatre coins du monde. Mais, comme le constate Gruzinski, ce qui prévaut dans les analyses des cultures et de la pensée « indigène », même à la fin du XIX^e siècle, ce sont les approches dualistes et manichéennes, recherchant l'archaïsme sous toutes ses formes. En réalité « la pensée indigène qui affronte la domination européenne, écrit-t-il, est loin d'avoir les contours nets, la « pureté » ou l'authenticité qu'on lui attribue. Il est rare qu'elle ne soit pas mêlée à des traits d'origine occidentale, et qu'elle n'ait pas laissé la place à des visions du monde peu ou prou métissées ».¹² Ces approches ont plutôt figé et appauvri la réalité par l'élimination de toutes sortes d'éléments et d'espaces de médiation, d'autant que les « bassins d'attraction » (occident/colonie) n'étaient pas séparés par un abîme infranchissable ni par une discontinuité irréductible. Entre eux se sont dessinés, avec leur chevauchement, une multitude d'états intermédiaires. Ces « espaces in between », suivant une formule de Mignolo,¹³ ont joué un rôle essentiel dans l'histoire, notamment par le développement de nouveaux modes de pensée, dont la vitalité a consisté à transformer et à critiquer ce que les héritages – occidental et amérindien – ont de prétendument authentique.

(3) Gruzinski S., 1999, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, p. 13

1.2.3. Couples d'opposés et identité

Le problème de l'identité révèle également cette inclination de la pensée à préférer les blocs opposés, non les intermédiaires. Ce concept qui tend à assigner à chaque être ou groupe humain, des caractéristiques et des aspirations déterminées, censées être fondées sur un substrat culturel stable ou invariant paraît, pour Gruzinski, trop unifiant et réducteur. L'identité est plutôt à concevoir comme une configuration à géométrie variable ou à éclipses, se définissant toujours à partir de relations multiples. Ainsi chaque être est doté d'une série d'identités ou pourvu de repères plus ou moins stables, qu'il active successivement ou simultanément, selon les contextes. Et il affronte des interlocuteurs dotés eux-mêmes d'identités plurielles¹. Varo

(4) Gruzinski S., 1999, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, p. 13

(5) Morin E., 2002, *L'identité humaine*, Paris, Seuil, p. 10

(6) Voir Wallon H., 1959/1973, *Le réel et le mental*, *Enfance*, 3-4 pp. 367-368 et Gruzinski S., *ibid.*, pp. 42-43

(7) Lévi-Strauss C., 1962, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, p. 355

(8) *Ibid.*, p. 195, voir aussi pp. 231, 236, 331 et 333

(9) Lévi-Strauss C., *op. cit.*, pp. 349 à 357

(10) voir aussi Tobie Nathan, 1993, *A qui appartient les métis ?* *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, Grenoble, *La Pensée Sauvage*, 21, p. 19

(11) Morin E., *op. cit.*, p. 54

(12) Varo G., 1990, *Enfants et adolescents mixtes : une identité spécifique ?*, *Enfance*, T. 44, 3, p. 314

(13) Morin E., *ibid.*, p. 58

(14) Gruzinski S., *op. cit.*, p. 52

(15) Mignolo Walter D., cité par Gruzinski S., *ibid.*, p. 43

rappelle que l'enfant mixte illustre le cas général de l'être humain devant élaborer son identité à partir d'héritages doubles ou multiples.

Couple d'opposés et systèmes de filiation

Certains systèmes culturels traditionnels n'offrent que deux types de solution : soit l'« adoption » de l'un des membres du couple dans la culture de l'autre, soit l'appartenance ipso facto des enfants à la culture de l'un, quelle que soit la culture de l'autre. Dans la culture juive, le sujet de mère juive est juif, indépendamment de la culture du père. La culture occidentale a longtemps fait croire que l'enfant n'appartient qu'à la mère, comme s'il n'existait pas d'autres forces façonnantes (père, société, ...). Au Congo, ces systèmes de filiation patrilinéaire ou matrilinéaire, variant suivant les aires culturelles, marquent tout aussi profondément la société et les individus, générant des conflits parfois inextricables. Tobie Nathan² fait remarquer que le dilemme du métissage culturel conduit certains parents à s'affilier à un système plus général, censé englober les cultures dont relève chacun. Ainsi un couple bamiléké/douala, rapporte-t-il, aura tendance à se considérer « camerounais » ou « chrétien » plutôt que bamiléké ou douala. Convaincu que « si les humains peuvent se mélanger à l'infini, les systèmes culturels, les langues ne sont en aucun cas métissables », il estime que la dérive vers des systèmes de plus en plus généraux ne saurait être infinie au risque de faire perdre à la culture sa fonction psychologique de principal étai dans la fabrication de l'identité

individuelle. La difficulté à assumer le complexe et la diversité, pour les sujets évoqués et pour l'auteur lui-même, demeure.

Couple d'opposés et identité de soi

L'affirmation de soi s'accompagne souvent de la négation d'autrui et il paraît difficile, dans ce contexte, d'assumer en toute liberté ses diverses appartenances. Amin Maalouf³ apporte à cet égard un témoignage saisissant, concernant surtout la situation des individus métis ou à la lisière entre deux groupes ethniques, deux pays, deux ou trois langues, plusieurs traditions culturelles ... Installé en France depuis vingt-six ans, Maalouf revendique pleinement l'ensemble de ses appartenances : au Liban, son pays de naissance, à sa culture, à la langue arabe et aussi à la France, à sa langue et à sa culture. A la question : vous sentez-vous « plutôt français » ou « plutôt libanais », il répond invariablement : « l'un et l'autre ». Toutefois, il se trouve quelque un, rapporte-t-il, pour lui murmurer : « vous avez eu raison de parler ainsi, mais au fin fond de vous-même, qu'est-ce que vous vous sentez ? ». Cette interrogation, commente-t-il, semble révélatrice d'une *vision* des hommes fort répandue et dangereuse, supposant qu'il y a « au fin fond » de chacun, une seule appartenance qui compte, son « essence », déterminée une fois pour toutes à la naissance. Ce faisant, toute la trajectoire d'homme libre avec ses multiples acquisitions compterait pour rien

Dans ce contexte, revendiquer une identité complexe conduit à la marginalisation. Ainsi ce jeune né

en France, de parents algériens : aux yeux de la société d'adoption, il n'est pas français ; aux yeux de sa société d'origine, il n'est plus vraiment algérien. Dans un cas comme dans l'autre, il se trouvera en butte à l'incompréhension, à la méfiance ou à l'hostilité au point d'être considéré comme un traître voire comme un renégat. Les sujets dans cette situation sont légion : le Turc né en Allemagne ; l'Américain de père noir et de mère juive ; le rwandais de père Hutu et de mère Tutsi ou l'inverse ; l'individu né à Belgrade de mère serbe mais de mère croate... Varo observe, à la faveur de son étude sur les enfants et les adolescents mixtes résidant en France et en Allemagne, que la spécificité du sentiment identitaire du mixte oscille entre valorisation et dévalorisation, vu que les normes identitaires structurant les représentations sociales relèvent de la « monoculturalité » et du « monolinguisme ». Rien n'est fondamentalement entrepris pour encourager les sujets à double appartenance à assumer harmonieusement leur diversité ou leur identité composée. L'alternative « soit tu es avec nous, soit tu es contre nous », souligné par Grosjean, paraît comme nécessaire à l'interaction sociale.⁴ Et, suivant une formule de Maalouf, l'on est constamment « mis en demeure de choisir » son « camp », « sommés » de réintégrer les rangs de sa tribu. Le sentiment d'identité spécifique existe bien chez les sujets mixtes observés par Varo, mais il n'est pas assumé pareillement par tous. Lorsqu'ils ne peuvent parvenir eux-mêmes à s'accepter tels qu'ils sont, ces « êtres frontaliers », fort nombreux au Congo également, se

trouvent contraints à des choix déchirants.

La situation conflictuelle en jeu ici, touche, à un niveau tout à fait spécifique, ces sujets congolais traités ici et là d'« infiltrés ». Le terme infiltré a pris, en effet, une connotation toute particulière avec les guerres récurrentes intervenues au Congo. Il paraît désormais procéder de cette conviction en une « essence » propre à toute ethnie, invariablement tapie au « fin fond » de chacun de ses membres d'une part, et traduire ces « sommation » et « mise en demeure de choisir » son « camp », d'autre part. Partant du postulat combien mystificateur selon lequel le pouvoir serait la propriété d'une ethnie, l'on est perçu comme « infiltré », dans le camp auquel on se trouve lié, pour des raisons subjectives ou politiques, et comme « vendu » ou « traître », dans son « camp », celui de son ethnie d'origine. Ce qui traduit la labilité du sentiment d'appartenance à une communauté nationale ou son niveau d'effritement accéléré, si ce n'est la méconnaissance de cette appartenance.

Comme l'écrit Maalouf, « ... à cause, justement, de ces habitudes de pensée et d'expression si ancrées en nous tous, à cause de cette *conception étroite*, exclusive, bigote, simpliste qui réduit l'identité à une seule appartenance, proclamée avec rage », le rôle de « médiateurs » entre les diverses communautés, les diverses cultures », de tous ces « êtres

frontaliers... traversés par des lignes de fracture ethniques, religieuses ou autres » se trouve méconnu.

1.2.4 Couple d'opposés et clinique interculturelle

Le champ de la clinique interculturelle nous donne aussi à constater cette prégnance du couple d'opposés dans la pensée, si l'on se réfère du moins aux thèses formulées par Tobie Nathan² dont les sources sont, notamment, la métapsychologie freudienne et la notion d'enveloppe psychique. La première a délimité une intériorité psychique par le fonctionnement d'une série de couples d'opposés s'étayant sur des métaphores corporelles. La seconde, particulièrement développée par D. Anzieu, signifie que tout appareil psychique, tant individuel que groupal, a besoin de se constituer une enveloppe qui le délimite, le protège et permette les échanges avec l'extérieur. Tobie Nathan, partant de ses observations, estime que sa constitution s'obtient par une série d'oppositions binaires, délimitant un « dedans » et un « dehors ». Le dysfonctionnement de cette enveloppe psychique, dit-il, est souvent pensé comme une inversion des oppositions.³ La possession délimite ainsi une intériorité psychique à partir d'une série d'oppositions binaires qui lui sont propres, par exemple : feu/désir, eau/jouissance, sorcière/mère. Et la métaphore corporelle sur laquelle s'étaye la théorie démonologique (ce sont certaines parties du corps qui se prêtent à l'intrusion du démon), est régie par des couples d'opposés qui sont de véritables catégories conceptuel-

les :

- pur/impur ;
- matière/mouvement (« dans la génération, le sang de la femme est la matière et la semence de l'homme, la forme. ») ;
- chaud/froid, liquide/gazeux, haut/bas (« c'est parce que la femme est de sa nature froide et humide, et que l'homme au contraire, est chaud et sec. ») ;

Le dedans constitue une catégorie contenant la série : terre, femme, sang, froid, bas, humide, définie par son opposition à la série : air, homme, sperme, chaud, haut, sec.

Tobie Nathan identifie, dans ce contexte, une série de médiateurs spécifiques aux couples déterminés, par exemple : le symptôme, compromis entre deux désirs contradictoires ; le chaman, médiateur entre deux mondes (rationnel/irrationnel ; vivants/morts) ; le guérisseur, un « passeur », un professionnel de l'« équilibre » qui obtient un effet thérapeutique par le franchissement répété de la frontière entre deux mondes : le pur et l'impur, celui des hommes et celui des esprits, celui des vivants et celui des morts, celui du présent et celui du passé, etc... La possession permet, de même, une négociation avec le monde extérieur par l'intermédiaire d'« êtres culturels » qui peuvent « entrer » et « sortir » (dieux, démons, sorts, etc...).

Dans ses observations des métis, il apparaît qu'ils présentent, généralement à la puberté, avec l'actualisation de la possibilité d'engendrer du semblable, des problè-

(16) Maalouf A. 1998/1999, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset

(17) Nathan T., op. cit., p. 20

(18) Maalouf A, *ibid.*, pp. 11-14

(19) cf. Varo G., op. cit., pp. 304 et 320

mes psychologiques et psychopathologiques. Ils ont tendance à glisser vers la culture la plus rituellement explicite, c'est-à-dire vers le groupe le plus visible : affiliation vers l'islam, pour les enfants de couples maghrébins/français ; affiliation vers l'Afrique pour les enfants de couples Africains/Antillais.⁵ Tobie Nathan en conclut que les métis culturels n'ont d'autre choix que d'être d'un côté ou de l'autre, d'appartenir au groupe du père ou au groupe de la mère et qu'il revient au groupe d'accueil de leur aménager un statut d'exception pour les mettre à l'abri d'infinis et douloureux réajustements. Il s'agirait, en somme, de « (re)devenir monoculturel », suivant une proposition de Grosjean : « Ce n'est que lorsque ces traits se seront restructurés et ne reflèteront plus qu'une seule culture que la personne (biculturelle) deviendra totalement « monoculturelle ». »⁶ Comme on l'a vu, un idéal identitaire fondée sur une conception uniciste de la personne ne saurait être durablement soutenu car démenti par l'expérience.

2. COMMENT PENSER L'INTERMÉDIAIRE

Le dépassement des couples d'opposés, l'appréhension et l'analyse des intermédiaires tiennent fondamentalement à l'appropriation de la vision et de la méthode d'analyse à la complexité de l'objet. Henri Wallon et Serge Gruzinski proposent des pistes d'intérêt pour la compréhension de ce procès.

2.1 Henri Wallon : unité fonctionnelle et procès de la pensée humaine

Wallon procède, à propos des études relatives à la pensée « primitive », à une critique de la vision, des postulats et des méthodes alors en cours.

Il récuse d'abord cette vision du « primitif », essentiellement attachée à sa qualité de « primitif », c'est-à-dire à ses rapports avec un certain état de la civilisation¹. Ensuite le « postulat qu'il y a opposition radicale entre la pensée primitive et la pensée moderne ». Ce postulat, écrit-il, « fait que Lévy-Bruhl a bloqué les manifestations de l'une et de l'autre, comme si chacune des deux offrait une parfaite cohérence et similitude intrinsèque. Or elles sont loin d'avoir cette unité stable et immuable. Et il lui arrive à lui-même d'indiquer des étapes dans la pensée primitive »². Enfin, la comparaison statique des idées du « primitif » et celles de l'européen, qui ferait conclure à leur « hétérogénéité qualitative ».

La démarche de Wallon se fonde

sur une conviction : l'unité de la pensée humaine qui n'est, écrit-il, ni formelle ni statique, mais fonctionnelle et créatrice. « L'histoire des sciences et l'histoire de la raison n'est qu'une suite de thèses et d'attitudes qui non seulement diffèrent mais qui s'opposent entre elles. A chacune, néanmoins, nous reconnaissons sa part de vérité dans le moment et dans les circonstances où elle s'est produite ». Et ce qui change dans les circonstances, ce sont les moyens techniques d'appropriation du réel³. Wallon se fixe pour objectif la comparaison fonctionnelle des individus et la recherche de la similitude de comportement mental à rapporter à l'identité foncière de la nature humaine et à ses conditions historiques de production.

L'étude historique de la pensée humaine amène ainsi à reconnaître une parenté génétique entre ce qui était tenu auparavant comme diamétralement opposé, par exemple, l'émotion ou l'affectivité et la raison. En effet, « à remonter degré par degré, les étapes qui ont abouti à son actuelle formulation, il apparaît vite comme impossible de ne pas reconnaître dans chaque étape la condition nécessaire de ses progrès ultérieurs, et dans les premières étapes de cette histoire, certains vestiges de la pensée primitive »⁴.

Wallon s'attache à la détermination de cette parenté génétique par une analyse du rôle de divers procès participant de la transition entre l'ordre de l'existence et celui de la pensée, entre le réel et la représentation, elle-même intermé-

(20) Maalouf A., op. cit., pp. 11 - 14

(21) Tobie Nathan, 1986, *La folie des autres*, Paris, Dunod

(22) Tobie Nathan, *La folie des autres*, op. cit., pp. 175-179

(23) *ibid.*, op. cit., pp. 129, 134, 144, 155

(24) Tobie Nathan, 1993, op. cit., p.20

(25) cité par Varo G., op. cit., pp. 318-319

diaire entre ce réel et la pensée.

Le syncrétisme de la pensée à ses débuts apparaît comme un prélude aux rapports qu'elle parvient plus tard différencier à travers les complexes confus. Sans ce syncrétisme initial, les artifices, en jeu dans le simulacre, par exemple, supposant entre des objets apparemment différents, une identité d'existence ou de substance, n'auraient pas été possible.

L'émotion: paraît bien appartenir à des formes primitives de l'activité psychique. A la voir en conflit avec les motifs intellectuels, elle fait penser à une régression. « L'émotion a été entre individus un premier moyen d'union, qui a précédé le langage descriptif et conceptuel. Et c'est la vie affective qui a donné la conscience de soi pour matrice à la conscience des choses. Sous l'opposition actuelle il faut savoir reconnaître la parenté génétique ».¹ Wallon précise encore dans *Les origines du caractère chez l'enfant*, que « l'émotion, a servi de *transition* entre le pur automatisme, qui reste subordonné aux incitations du milieu, et la vie intellectuelle qui, procédant par représentations et symboles, peut fournir à l'action d'autres motifs et d'autres moyens que ceux du moment présent et de la réalité concrète ».² De par ce statut, les émotions comportent un double caractère : elles « font corps avec ce qu'elles signifient et peuvent servir à l'évoquer, tout en ne se distinguant pas. Elles sont à la fois l'émotion et sa représentation. Cette ébauche de *dédoublément dans l'identité* rend possible l'existence d'états psychiques qui ne sont pas réduits à l'alternative d'être ou de ne pas être, sans terme de comparaison et sans appel ».³

L'imitation : elle revêt une importance pratique pour le groupe dont elle devenue l'image, l'expression de son homogénéité et de sa continuité. Comme l'émotion, l'imitation a un double caractère. Elle oscille puis progresse entre fusion et dédoublement, entre mimétisme et représentation. L'imitation, écrit Wallon dans *De l'acte à la pensée*, « s'est concrétisée comme un pouvoir latent, un dynamisme producteur, un modèle en puissance qui n'a commencé par ne se saisir que dans sa réalisation effective, mais qui a pu ensuite s'en détacher, pour devenir représentation pure. Elle n'a plus été strictement accommodation à autrui ; elle devenue imitation de scènes et d'événements ; elle s'est faite instrumentale ; elle donné lieu aux simulacres, qui opposaient de façon tranchée le signe à la chose... Cet effet, lui aussi, est sorti de son contraire, c'est-à-dire de l'assimilation totale entre soi et autrui, entre le simulacre et l'objet ».¹

Les mythes : assurent le trait d'union entre vie affective et vie intellectuelle. Ils ajoutent à l'émotion, des systèmes de pratiques et de représentations qui attestent déjà un décisif effort de l'esprit humain pour dépasser le syncrétisme, s'opposer à la nature afin de la dominer et la connaître. Le totémisme : participe de cet effort de l'homme visant à ordonner autour de lui l'univers et les objets de son expérience. Il en fait évoluer le principe et assure la transition entre une sorte de conscience purement locale et des véritables catégories qualitatives quoique concrétisées encore dans une certaine espèce animale².

(26) Wallon H., 1959, De l'expérience concrète à la notion de causalité et à la représentation - symbole, *Enfance*, 3-4, p.338

(27) Wallon H., *Le réel et le mental*, op. cit., p. 370

(28) *ibid.*, p. 396

(29) Wallon H., De l'expérience concrète... *ibid* p.344

(30) Wallon H., *Le réel et le mental*, op. cit., p. 372

(31) Wallon H. 1949/1970, *Les origines du caractère chez l'enfant*, PUF, p. 102 ; voir Laval V., 2002, *La psychologie du développement*, Paris, A. Colin, pp. 34-45

(32) Wallon H., 1926, *Mouvement et psychisme*, *J. Psychol. Norm. Path.*, 23, 4, p. 968

L'analyse de ces divers procès conduit à (r)établir l'unité de la pensée humaine. Une unité à nouveau réaffirmée par Morin qui montre que l'« intelligence humaine » ne « se concrétise qu'à travers des intelligences très différentes les unes des autres. On peut accorder cette unité et cette multiplicité : chaque être humain dispose cérébralement de toutes les potentialités intelligentes, mais des prédispositions héréditaires, des déterminations familiales, culturelles, historiques, des événements ou accidents personnels en limitent, inhibent l'exercice, ou au contraire le stimulent. Pas assez de complexité, pas assez d'adversité atrophient l'intelligence; mais trop de complexité et trop d'adversité l'écrasent ».³

2.2 Procès du métissage : couple d'opposés et attracteur

L'étude de Gruzinski présente un triple intérêt : une vision attachée à une saisie de l'objet dans sa complexité, une méthode (historique) et des procès mis en relief dans la formation des métissages. Il relève l'inadéquation des démarches mises en œuvre par certains auteurs intéressés par la question des métissages et critique tout particulièrement Jean-Loup Amselle dont « l'approche continuiste » mettrait l'accent sur l'indistinction et le syncrétisme originaire, « un mélange dont il est impossible de dissocier les parties »⁴. Gruzinski s'attache plutôt, au procès de construction des métissages dans l'histoire du Nouveau Monde, ce, dans les domaines les plus divers : peinture,

musique, langue, religion, médecine, urbanisme, etc... Gonzalo Aguirre Beltran,⁵ anthropologue mexicain a eu à montrer que les métissages sont le résultat de « la lutte entre la culture européenne coloniale et la culture indigène (...) Les éléments opposés des cultures en contact tendent à s'exclure mutuellement, ils s'affrontent et s'opposent les uns aux autres ; mais en même temps, ils tendent à s'interpénétrer, à se conjuguer et s'identifier ». De cet affrontement a émergé une culture nouvelle – la culture métisse mexicaine, issue de cette interpénétration et de cette conjugaison des contraires. De manière plus systématisée, Gruzinski en repère, à travers l'odyssée italo-mexicain, le contexte et les conditions historiques, les étapes et les procédés constitutifs : hybridation, attracteur et brassage, stratégie de la disparition...

Couplage et pensée hybride

La pensée hybride constitue la première phase du procès de métissage. Elle révèle des parentés entre ce que tout sépare, rapproche et fusionne des choses que la nature reliait à distance. Elle se fonde sur le procédé de couplage. Ainsi, la Fable de la Renaissance qui s'alimente de toutes sortes de mélanges, notamment de la tradition syncrétique du Bas-Empire, de l'Orient hermétique et fascinant ou de l'Égypte mystérieuse, propose un compromis acceptable entre christianisme et paganisme. De même les peintures dites « grotesques » - ornementation à

la romaine - où tous les amalgames semblent possibles, fût-ce entre les éléments les plus dissemblables et les plus incongrus et dont « les formes s'enchaînent par une sorte d'automatisme associatif qui juxtapose ou conjugue des éléments que tout sépare a priori ». Celles qui ornent, par exemple, la voûte de la bibliothèque de Parme, font le lien entre le cercle des tableaux païens et celui des scènes bibliques.

Sur le sol mexicain, ce procédé de couplage préside à l'attraction des matériaux indiens dans la sphère chrétienne. Dès les années 1560, les collaborateurs « indigènes » opèrent des rapprochements entre les dieux des Nahuas et les dieux antiques. On voit, de même, de simples couplages de termes – l'un espagnol, l'autre nahuatl – comme le *teyolia/anima* qui établit l'équivalence entre le cœur amérindien et l'âme chrétienne ou encore des fresques qui comportent des éléments de la culture européenne et de la culture indienne, de la culture païenne et de la culture chrétienne. Sur les fresques qui ornent la résidence du doyen de l'Église de Puebla, par exemple, s'étalent les Triomphes de Pétrarque, et un décor où s'ébattent des centaures (rappel de l'Antiquité classique) tendant des fleurs à des singes portant boucle d'oreille et cheveu coupé en brosse (rappel du Mexique ancien et réminiscence païenne au vu de la place du singe dans les mythes et les rites en Europe). Le contenu de certains strophes de chansons chrétiennes, comme le *Cantar LXVIII*, révèle un couple de figures divines

emprunté au christianisme (Dieu, saint Jean-Baptiste) à la rencontre d'un couple de divinités issu de l'univers amérindien (Tonatiuh, l'étoile du Matin). Ces deux paires ont éclaté et laissé place à des couples mixtes : Jean-Baptiste se trouve associé à la Grande Etoile (Huey Citlali), tandis que Tonatiuh le Soleil l'est à Tiox (Dieu). Dans ce croisement, le saint introduit l'étoile amérindienne, puis l'astre des Nahuas introduit à son tour le dieu des chrétiens. Cet agencement est rendu possible grâce à deux concepts : celui d'ixiptla, qui est amérindien, désignant un rapport de contiguïté entre les êtres et les choses ; et celui de précurseur, emprunté aux Saintes Ecritures, postulant l'existence de figures qui annoncent l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament⁶.

« Attracteur » et pensée métisse

Le passage de l'hybridation au métissage suppose, selon Gruzinski, un troisième terme, autrement dit, une sorte d'« attracteur » qui permet d'ajuster entre elles des pièces disparates en les réorganisant et en leur donnant un sens. L'attracteur dispose d'une extraordinaire force d'intégration : il « ne se contente pas de relier les deux mondes en amalgamant les espaces et les temps puisqu'il ne cesse de brasser les éléments indigènes et les éléments occidentaux en les entraînant dans des mouvements de conjonction et de disjonction... Cette alternance d'étirements et de repliements constitue donc le « mélange ». C'est ce brassage, ce mouvement

d'oscillation qui explique la complexité et la diversité ». Le couple formé par la Fable (un imaginaire) et le grotesque (un mode d'expression) agit, à la manière d'un aimant qui attirerait dans un même espace, en les faisant converger sur la surface à peindre, des éléments de provenance européenne et amérindienne. L'auteur se réfère ainsi, par exemple, aux scènes de guerre ornant le temple chrétien d'Ixmiquilpan où peut s'observer cette disjonction entre le guerrier « indigène » et le centaure qui lui fait face et la conjonction entre les pattes du centaure et les sandales indiennes qu'elles portent. C'est l'attracteur qui, jouissant d'une polyvalence, « sélectionne telle ou telle connexion, oriente tel ou tel branchement, suggère telle ou telle association entre les êtres ou les choses ». Devant ces créations, les regards des spécialistes contemporains peuvent diverger de manière radicale : les uns y verront avant tout sa dimension occidentale, d'autres, au contraire, son caractère amérindien.⁷

(33) Wallon H., 1942/1970, *De l'acte à la pensée*, Paris, Flammarion, p. 234

(34) Wallon H., *Le réel et le mental*, ibid, p. 372 ; voir aussi pp. 374, 375 et 385

(35) Morin E., op. cit. p.57

(36) Amselle J.L., 1990, *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot, cité par Gruzinski, op. cit., pp. 38 et 248

(37) Gonzalo Aguirre Beltrán, 1958/1970, *El proceso de aculturación, Mexico*, Universidad Iberoamericana, cité par Gruzinski, op. cit., p.39

(38) Gruzinski, op. cit., pp. 147, 263, 264 et 297

(39) Gruzinski, op. cit., pp. 194-196

Beaucoup d'autres matériaux ont servi d'intermédiaires entre l'Amérique indienne et l'Europe de la Renaissance. L'œuvre de Plin l'Ancien, confrontée aux savoirs et interprétations « indigènes » en matière de botanique et de zoologie, y a déclenché des va-et-vient et des remises en question des bases mêmes du savoir européen, déclenchant un processus de métissage qui entraîne à son tour la réflexion de Hernandez, un médecin espagnol, dans un domaine inconnu, à la frontière des savoirs indiens et européens. La carte-paysage unit visuellement, dans le domaine de l'urbanisme, à Cholula, par exemple, différentes conceptions de l'espace urbain : l'une procédant de la christianisation d'une base indienne, l'autre résultant de l'indianisation de l'apport chrétien- les églises de quartier au pied de la grande pyramide. L'on a, enfin, cette noblesse indienne ayant servi d'intermédiaire obligé entre la société coloniale et les masses mexicaines.

Stratégie de la disparition et spécificité du métissage

Le métissage s'exerce sur des matériaux dérivés. Il s'opère par des absorptions, des inclusions ou des infléchissements qui en viennent à lui conférer une spécificité opposée au simple effet de « miroir ». Les fresques de Puebla comportent des motifs qui ont tous fait l'objet d'une ou de plusieurs réinterprétations « indigènes ». Le métissage implique la mise en œuvre de la stratégie de la disparition. Cette notion, du sociologue Ackbar Abbas, renvoie à une réalité mobile.

évanescence et évasive. Elle évoque « ce qui en même temps est là et n'est plus là ». C'est ce à quoi seraient parvenus les peintres indiens pour avoir tiré parti de l'escamotage de leur monde pour se construire un univers propre, à savoir : « ... travailler avec la disparition et ... la déplacer, ... utiliser la disparition pour traiter avec elle »¹.

Importance de l'espace historique :

L'une des conditions de cette métamorphose est l'élargissement gigantesque des horizons. L'hybridation devient métissage sur le sol mexicain; au contact et à l'épreuve des mondes « indigènes ». La confrontation se joue toutefois de chaque côté de l'Océan. Ce métissage américain est à la fois un effort de recombinaison d'un univers effrité et un aménagement local des cadres nouveaux imposés par les conquérants. Les images métisses naissent dans un espace historique extrêmement contraignant dont elles portent la trace et qui les conditionnent en partie. Elles sont politiques et non pas simplement « culturelles »².

La réflexion relative aux approches de la pensée « primitive », du métissage, de l'identité et de la clinique interculturelle aura permis de repérer, d'une part, diverses entraves à l'appréhension de l'intermédiaire dont le couple d'opposés; les conceptions et les méthodes étroites mises en œuvre et, d'autre part, les conditions facilitatrices de cette saisie, en particulier l'approche de l'objet dans sa complexité et son historicité. Un regard sur la pensée en développement chez l'enfant

apporte des éclairages spécifiques sur ces enjeux de l'intermédiaire et du couple d'opposés.

II Intermédiaire et pensée chez l'enfant

1. La pensée par couples chez l'enfant

Les débuts de la pensée de l'enfant ont donné lieu à des thèses différentes, les plus significatives étant celles de Piaget et de Wallon. Selon le premier, la pensée se caractérise à ses débuts par son égocentrisme qui est une centration de l'enfant sur lui-même et sur ses propres actions et, partant, par une incapacité à coordonner son propre point de vue avec celui d'autrui. Ses manifestations consistent, notamment, en une assimilation déformante de la réalité, transformée suivant les désirs propres de l'enfant. Elle apparaît sous sa forme la plus pure lors des jeux symboliques (jeux de poupée, jeux de dinette...) et dans sa manière de percevoir la réalité (animisme, artificialisme, finalisme...). La forme de pensée préopératoire qui mettra l'enfant sur la voie de la pensée logique est la pensée intuitive. Elle est l'amorce d'une décentration progressive et le témoignage d'un effort de soumission du sujet au réel. Mais elle se rapporte aux configurations d'ensemble et reste sous l'effet du primat de la perception.³ Pour le second, la pensée de l'enfant est, à ses débuts, syncrétique et concrète. Elle reste longtemps dominée par ses impressions successives, impuissantes à s'analyser et à différencier les rapports entre les choses. Ce

syncrétisme, dit Wallon, « n'est pas simple insuffisance. Il est à sa façon une activité complète en présence des choses ». Il a un caractère positif et nécessaire et dispose d'une structure, le couple : « sorte de molécule intellectuelle où s'enferme l'acte de pensée sous la forme la plus simple et la plus indifférenciée ». Sans cette structure, la pensée ne dépasserait pas les pures données sensorimotrices, alors qu'elle est aptitude à les reclasser de façon autonome, et ses progrès ultérieurs seraient inconcevables.⁴

La structure de couple ressort des observations de Piaget sur la classification et la sériation chez l'enfant à propos desquelles il dégage une « loi de succession » en quatre stades : aucun essai d'ordination ; échec à la sériation et association par qualités absolues (couples grand/petit, par exemple) ou par pré-relations (trio petit-moyen- grand) ; sériation sémi-opératoire et sériation opératoire. Piaget⁵ a montré, dans l'analyse de ces réalisations que, celles du premier niveau relèvent d'une « attitude globale » de soumission à l'expérience perceptive immédiate (contact optique et spatial) qui demeure le critère de vérité et s'oppose à l'analyse exacte des données. L'enfant procède par chaînes ou par couples, c'est-à-dire par qualités « grands » et « petits » et non par relations « plus grand » et « plus petits » ni surtout par coordinations « à la fois plus grand que X et plus petit que Y ». Ces coordinations constituent le « vrai critère de la relation », avec, pour fondement la réversibilité.

Wallon est sans doute le premier chercheur à avoir accordé une attention toute particulière au phénomène de couple dans le développement de la pensée. Il en a distingué plusieurs types dont voici, pour compréhension, quelques cas illustratifs¹.

1.1 Différents types de couples

Le couple par identification

C'est le cas de la tautologie et des « pseudo-assimilations » perceptives.

La tautologie est une sorte de dédoublement; une constatation mentale en présence des représentations qui s'offrent à l'esprit. Faute d'un rapport et de concept adéquats, l'enfant s'élève à peine au-dessus de l'objet et ne retombe que sur la locution d'où part son effort.

« Tu dors des fois ? – Oui – Qu'est-ce que ça veut dire dormir ? – On dort »

Même lorsque le circuit est à plus de deux termes, il y a un simple retour au départ, une explication circulaire :

« Qu'est-ce que la pluie ? – C'est de l'eau- D'où ça vient ? – Du temps- Qu'est-ce que le temps ? – C'est du ciel – Et qu'est-ce que le ciel ? – C'est le temps » (sujet

de 7 ans)

L'enfant constate et identifie l'habituelle liaison entre les faits de son expérience sans les dépasser pour les organiser entre eux.

Le couple par « pseudo-assimilation » perceptive paraît fondé sur le raccordement des choses qui ont, dans l'expérience sensible de l'enfant, quelque chose en commun : contiguïté spatiale, contiguïté temporelle, concomitance perceptive conduisent l'enfant à de nombreuses assimilations.

« La flamme qu'est-ce que c'est ? – C'est la flamme- Qu'est-ce que c'est la flamme ? – C'est la fumée- C'est la même chose la flamme et la fumée ? – Oui- Regarde (dehors une fumée qui monte dans le ciel), qu'est-ce que c'est ? – De la fumée – C'est de la flamme ça ? – C'est du ciel- C'est de la flamme ? – Non- Alors la flamme et la fumée c'est pas pareil ? – Si ».

Couple d'origine subjective

Il exprime bien souvent l'indivision du sujet de la situation ; l'indivision entre l'agent et la situation :

« Le soleil est vivant ? – Oui- Pourquoi ? – Dans le ciel - Pourquoi est-il vivant ? – Parce qu'il voit – Qu'est-ce qu'il voit ? – Le ciel - Et puis encore quoi ? Il voit la terre- La lune est vivante ? – Oui- Pourquoi ? – Parce qu'elle voit - Comment sais-tu qu'elle voit ? Parce qu'elle a de la lumière- Et la lampe elle voit ? – Oui - Pourquoi ? Parce qu'elle est allumée. – Et toi tu vois ? – Oui- Est-ce que tu es allumé ? Comment peux-tu voir ? – Parce que j'ai des yeux- Et le soleil a des yeux ? –

Non-Comment peut-il voir alors ? – Parce qu'il a de la lumière » (sujet de 7 ans).

L'on voit un exemple d'indivision entre les exigences objectives et subjectives, physiques et organiques de l'acte de voir, le sujet opère une assimilation fonctionnelle entre éclairer et voir.

Couple par contraste

Le contraste est perpétuellement à l'esprit. Une solidarité de sens entre deux mots peut automatiquement conduire à la formation d'un couple : « la foudre tombe parce qu'on l'a poussée- Qui l'a poussée ? – Un monsieur » (Enfant de 6 ans et demi)

Le couple exprime ainsi deux effets complémentaires étroitement liés dans l'expérience de l'enfant.

D'un autre sujet de 6 ans : « Il y a beaucoup de monde à la fête de Saint-Cloud ? – Oui- Il y a des petits enfants- Il n'y a que des petits enfants ? – Oui- Ils viennent tout seul ? – Non avec leurs mamans- Et des messieurs ? – Ils sont grands - Est-ce qu'ils sont vivants ? – Non..- Que veut dire vivant ? – Ca veut dire qu'il est mort. C'est la même chose mort et vivant ? – Oui »

Les oppositions, à la base de couples automatiques « grand-petit » et puis « mort-vivant », au lieu d'être différenciatrices se convertissent en assimilation.

Couple par assonance

Les démarches de la pensée de l'enfant, encore fortement assujettie aux circonstances

(40) Ackbar Abbas, 1997, Hong Kong culture and the Politics of disappearance, Minneapolis, University of Minnesota Press, pp. 8 et 9, cité par Gruzinski, ibid. pp. 312-313

(41) Gruzinski, ibid. pp. 104, 191, 223

(42) Piaget J. 1941/1980, La genèse du nombre chez l'enfant, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 143-144

(43) Wallon H., 1945/1963, Les origines de la pensée chez l'enfant, PUF, pp.114-115

(44) Piaget J., ibid

concrètes, aux réminiscences, aux formes verbales ou motrices produisent encore des couples partant des qualités sensori-motrices des mots ou du caractère usuel de ceux-ci :

« Dis-moi ce qui est dur ?- Le mur » (sujet de 6ans et demi)

« Elle bouge la Seine ? Oui, parce qu'il y a des poissons. Il y a des messieurs qui viennent pêcher et ils mettent des chiens se baigner. Après on a des beignets pour le dessert. Après on achète du sel, du poivre, des pommes » (sujet de 7ans). L'on a ainsi le couple baigner/beignet aux côtés de beignet/pomme et poivre/sel.

1.2 Observations sur l'identification de l'intermédiaire

Nous avons observé, par l'entremise de diverses épreuves, cette propension à former des couples et la difficulté à identifier l'intermédiaire, chez des enfants d'âge scolaire.

Couples, trio de bâtonnets et couples d'images

Il s'est agi, dans un premier temps, des enfants de deux écoles primaires de la banlieue parisienne. Pour le premier type d'épreuve, on présente à l'enfant, un trio de bâtonnets ordonnés avec la consigne suivante : « peux-tu m'expliquer pourquoi ce bâtonnet (on lui montre le bâtonnet du milieu) est-il à cette place ? »

Un second type d'épreuve a porté sur une sériation d'images. On propose trois couples : arbre-table ; poule-poussin et arbre-pomme. L'enfant est convié, pour chacun des couples, à choisir une image présentant des rapports

avec ses deux images. L'image est à tirer d'une « réserve » de dix-sept représentant les objets suivants : bateau, abeille, coq, carotte, branche en fleurs, tigre, œuf, planches, porc, marteau, oiseau, aiguilles à tricoter, papillon, marguerite, sapin, voiture et métier à tisser.

Même dans ces situations où l'intermédiaire est plus ou moins présenté directement, beaucoup d'enfants procèdent d'abord au couplage des termes en présence : bipartition « petit-grand » ou « grand-petit ». Dans l'épreuve de trio de bâtonnets, l'on observe la formation de nouveaux couples depuis les termes des couples initiaux proposés.

Voici des exemples :

Couples à partir du trio de bâtonnets :

« celui-là (montre le premier) est plus grand que celui-là (le médian)... » (L...6 ;9).

« parce qu'il était (le médian) plus grand que celui-là (le premier). Et puis ça allait bien quoi, ... » (P...6 ;7)

L'insistance de l'expérimentateur amène le sujet de ce niveau à la formation de couples successifs : (V...7 ;1) : « celui-là (le médian) est plus grand que celui-là (le petit) – Peux-tu m'expliquer un peu plus ? – Celui-là (montre cette fois le grand) est plus grand que celui-là (le médian).

Couples à partir de couples d'images :

C... (8 ;1) « les planches c'est avec la table... parce que la table c'est fait avec les planches. – Il n'y a pas que la table, peux-tu choisir une image qui va avec la table et l'arbre, les deux à la fois ?-

Pour l'arbre... euh attends, je cherche...-Quelle image va bien avec l'arbre et la table en même temps ? – Les planches vont bien avec la table »

B...(6 ;4) : « Je trouve que le sapin ça va avec l'arbre. – Pourquoi ?- C'est pareil mais avec des épines ».

I...(7 ;9) (choisit la branche en fleurs); « ça ressemble presque à l'arbre ».

V...(7 ;11) « la pomme c'est le sapin... puisqu'il y a des pommes de pin »

B...(6 ;4) « je trouve que la poule ça va avec le coq – Pourquoi ? – Parce que le coq c'est pareil que la poule mais c'est un monsieur ».

Couples et représentation de la mort

Dans une étude, somme toute exploratoire et qualitative, nous avons interrogé des enfants brazzavillois, scolarisés, âgés de 5 à 11-12 ans, par la voie de la technique du libre entretien. L'on a tenté de recueillir leur explication de la mort. La question centrale étant ainsi formulée : « qu'est-ce que la mort, selon toi ? ». L'on a distingué un premier niveau de réactions plutôt diffuses et subjectives (silence, refus, expression d'ignorance, embarras...). Le procès d'objectivation paraît s'amorcer sous forme de couples aux modalités diverses :

« ...la mort, c'est la mort » (G..4 ; 8) ; « ...la mort ce n'est que la mort » (F..5 ; 6) ;

« ...la mort c'est mourir- que signifie mourir ? – c'est quelqu'un qui est mort » (G..6 ; 9) ; « c'est un cadavre » (G..7 ; 8) ; « c'est quelqu'un qui est décédé » (G..5 ;

9) ; « c'est quand tu meurs, on fabrique le cimetièrre, on fait la veillée » (F..5 ; 3)

Outre les formes tautologiques, l'on a relevé diverses formes d'assimilation :

« c'est quelqu'un qui est malade - une personne malade. est-elle morte ? - oui » (G..6 ; 2) ; « c'est le poison. Lorsqu'on met le poison dans la nourriture on va mourir » (F..7 ; 1) ; « c'est un diable, il a des cornes, il est noir, il est mort déjà » (G..8 ; 3) ; « c'est l'enfer- l'enfer, qu'est-ce que l'enfer ? - l'enfer c'est la maison des morts » (G.. 8 ; 4) ; « on dort - est-ce qu'une personne vivante dort ? - oui - alors qu'est-ce que la mort ? - des fois on est mort, des fois on est vivant » (G..7 ; 6).

Cette pensée par couples s'alimente aux sources les plus diverses :

« c'est satan - que fait-il, satan ? - Si l'homme est beau, il le mange ; s'il n'est pas beau, ce qui compte pour lui c'est de le manger... Après l'homme meurt et va chez satan - mais qui est satan ? - c'est satan. » (G..5 ; 9).

« c'est un appel de Dieu - comment Dieu appelle-t-il les gens ? - quand nous avons beaucoup de péchés - quelqu'un qui n'a pas de péchés meurt-il ? - je ne sais pas » (F..12 ; 6).

1.3 Caractéristiques de la pensée par couples

Analysant cette pensée par couples, Wallon y identifie, entre autres caractéristiques, son ambivalence et sa discontinuité.

L'ambivalence de la pensée par couples

Dans le couple apparaît une ambivalence des termes du fait de l'interpénétration fonctionnelle entre le double et l'un. Les deux termes peuvent alternativement être donnés comme la cause l'un de l'autre :

« qu'est-ce que c'est que la pluie ? - La pluie c'est du vent. - Alors la pluie et le vent c'est pareil ? - Non- Qu'est-ce que c'est la pluie ? - La pluie c'est quand il fait tonnerre. - Le vent qu'est-ce que c'est ? - C'est de la pluie - Alors c'est de la même chose ? - Non ce n'est pas pareil, - Qu'est-ce qui n'est pas pareil ? - c'est le vent - Qu'est-ce que le vent ? - C'est du ciel » (sujet de 6 ans).

Ces inversions sont perpétuelles, faute d'une liaison avec un troisième terme qui, lui, imposera, par rapport à l'autre, une certaine direction. La pensée par couples, dit Wallon « n'est pas orientée, elle est tout au plus le siège de mouvements alternatifs, sans référence à aucune motivation extérieure »². On note toutefois cette affirmation simultanée d'identité et de disparité entre les deux termes reliés. L'identité s'exprime ainsi souvent sous la forme d'une non similitude, traduisant en conséquence le double caractère du couple qui est d'être à la fois unité et différenciation élémentaire.

Discontinuité de la pensée par couples

De par le caractère exclusif du couple, seuls sont imaginables les actions circulaires à deux tours entre lesquels l'action se renverse tour à tour. Il en résulte que le même terme devient comme différent de lui-même. Faute de distinguer la nature des rapports qui

assemblent les choses, l'enfant est impuissant à en imaginer la coexistence ou à imaginer *le même terme jouant successivement deux rôles différents*. Les rapports qu'il dégage ont quelque chose d'indéfini et d'absolu. Les termes du couple « sont bien un acte de pensée qui tend à saisir des choses où la plongent à la fois l'expérience sensori-motrice et les éléments du langage. Mais ils n'entraînent pas encore avec eux les ensembles de références qui doivent relier l'un à l'autre les objets de la connaissance ».³

Cette discontinuité ressort fort bien des observations effectuées par Piaget : « jusque vers 6-7 ans, écrit-il, ... les enfants ne s'astreignent pas à avoir une opinion unique sur un sujet donné. Assurément, ils ne pensent pas le contradictoire, mais ils adoptent successivement des croyances qui, si elles étaient comparées, seraient contradictoires. En ce sens, ils restent insensibles à la contradiction, parce que, lorsqu'ils passent d'un point de vue à l'autre, ils oublient chaque fois le point de vue précédent. C'est ainsi qu'au cours d'interrogatoires, les mêmes enfants de 5 à 7 ans nous ont affirmé tantôt que les fourmis, les fleurs ou le soleil étaient vivants, tantôt qu'ils ne l'étaient pas... Les deux opinions contraires restaient juxtaposées en eux : à un moment donné, ils adoptaient l'une, puis sincèrement et, en oubliant le passé, ils revenaient à l'autre ».⁴

La pensée par couples, procède de la loi de contraste qui, selon Wallon « joue un rôle aux stades élémentaires de la conscience in-

telle que tout acte a quelque chose d'ambivalent et pose deux termes, souvent contrastés, d'où résulte la première structuration indispensable du contenu mental ».⁵ Cette structure génétiquement nécessaire en vient à constituer un obstacle à la pensée de relation dont l'avènement implique l'intervention d'un troisième terme, un terme intermédiaire qui impose une orientation aux termes en présence.

2. Intermédiaire et pensée de relation

Piaget et Wallon, suivant leurs préoccupations respectives, ont analysé ce processus de découverte et d'emploi de l'intermédiaire.

Piaget distingue un niveau semi-opératoire et un niveau opératoire de réalisation de la série. Le premier, obtenu par tâtonnements montrent que les relations découvertes ne le sont que « sur le plan intuitif et expérimental, c'est-à-dire semi-opératoire seulement et ne constituent point encore des opérations réelles susceptibles d'être détachées de la perception pour être manipulées *abstraitement* ». Le caractère opératoire de la série, qui suppose une direction stable dans la mise en relation des termes, n'est acquis qu'avec la réversibilité rigoureuse de la pensée traduite par les réactions du troisième stade où elle est « donnée d'avance en un acte logique qui (regroupe) toutes les relations »⁶. La représentation et la réversibilité jouent un rôle important dans ce processus. Ainsi, « l'idée de la double sériation suppose... le problème résolu

d'avance, c'est-à-dire, qu'elle requiert la faculté de se représenter pour ainsi dire à vide, l'ensemble des rapports constitutifs de la série et de la correspondance ». Piaget montre également que c'est parce qu'il est devenu *capable d'analyse*, que l'enfant découvre les relations en jeu, à savoir, pour l'exercice d'intercalation des bâtonnets intermédiaires dans la série construite, *le double rapport « à la fois plus grand que X et plus petit que Y »*⁷.

La pensée par couples constitue, pour Wallon un stade pré-conceptuel et pré-relationnel de l'intelligence théorique. L'enfant de ce stade peut admettre, par exemple, qu'une génisse née d'une vache puisse devenir une vache. Il se refuse toutefois d'imaginer que cette vache puisse à son tour donner une génisse. Ainsi il n' imagine que des actions circulaires à deux termes entre lesquels l'action se renverse tour à tour. Et dans chacun de ces couplages, le même terme devient comme différent de lui-même. Dans cet exemple, pour s'affranchir du couple, l'enfant devra fondre en une seule série les couples vache-génisse ; génisse-vache ; pour en conclure de nouveau vache-génisse. Ainsi, il transformera la simple alternance en succession ordonnée⁸. Cet affranchissement est parfois annoncé par l'accent porté sur l'un de ses termes : « Elle bouge la Seine ? - C'est le vent qui la fait bouger - Toujours du même côté ? - Non (geste dans différentes directions). - Qu'est-ce que le vent ? - C'est quand il fait froid. - Qu'est-ce qui fait bouger le vent ? - C'est de l'eau qui est froide » (sujet de 6 ans et

deux).

Le terme froid se détache du couple vent-froid. Devenu commun au vent et à l'eau, il reparaît par cet intermédiaire comme la cause du vent. L'accent mis sur l'un des termes prépare le moment où il sera *terme commun et trait d'union*. Il prépare sa *polyvalence*. De ce fait, la pensée pourra désormais disposer des termes à l'état libre et les grouper en suites d'éléments susceptibles de dessiner et de développer exactement ses thèmes.

Ce passage obéit à des conditions ainsi définies par Wallon : « pour que chaque terme puisse jouer le rôle de troisième terme par rapport à deux autres, soit que reconnu comme plus grand que l'un et plus petit que l'autre il se trouve devenir leur intermédiaire, soit que plus grand ou plus petit que les deux, il indique dans quel sens la série doit se continuer, il faut que tous ensemble ils puissent être ramenés à un ordre qui les dépasse chacun et qu'ils fusionnent dans une fonction qui implique l'ouverture d'un champ

(46) Kombo J.J., 1983, L'évolution de la sériation chez l'enfant, Thèse de doctorat 3^e cycle, Paris, Université Paris VIII, voir pp. 210, 222, 236

(47) Wallon H., Les origines de la pensée..., op. cit., p. 120

(48) Wallon H., Les origines de la pensée chez l'enfant, op. cit., p. 116

(49) Piaget J., Le langage et la pensée chez l'enfant, Paris-Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, p. 95

(50) Wallon H., 1959/1973, Le rôle de l'« autre » dans la conscience du « moi », *Enfance*, 3-4, p. 286

(51) Piaget J., La genèse du nombre chez l'enfant, op. cit., pp. 138 et 168

(52) *ibid.*, p. 144

(53) Wallon H., les origines de la pensée chez l'enfant, op. cit., pp. 129 et 130

nouveau d'activité, la sériation ». Ainsi considéré, le tiers terme constitue un symbole, un *instrument de comparaison* « dont la nature se diversifiera et dont les niveaux d'abstraction opératoire s'élèveront, en augmentant l'étendue et l'efficacité de l'ordre à découvrir ou à réaliser dans les choses... (il implique un alignement possible, un alignement opératoire en puissance. Il suppose un ordre virtuel qui ne peut être qu'imaginé que dans un monde idéal, dans un *espace intellectualisé* »¹.

Cette découverte de la double relation ressort de nos observations relatives au trio de bâtonnets et au couples d'images. Voici des exemples : ²

A propos du trio des bâtonnets : « ...celui-là est moyen, celui-là est plus grand, ça petit, c'est pourquoi je l'ai mis là » (B..7 ; 11) ; « ..il est entre les deux parce qu'il est moins grand que le premier et plus grand que le dernier, il faut le mettre entre les deux » (G..7 ; 8) ; « il est plus grand que le dernier et plus petit que le premier » (M..7 ; 9)

A propos des images, l'on observe deux types de réponses.

Le premier paraît encore relever de l'expérience sensible : « le papillon... parce qu'il peut se poser sur l'arbre et sur la table. » (C...8 ; 00) ; « l'œuf... parce que dans un arbre y a des œufs et sur la table on mange des œufs » (G...7 ; 4) ; « le coq... parce que c'est dans le poulailler de la poule et la poule pond le petit poussin » (K...6 ; 9) ; « je pense que c'est l'oiseau... parce qu'il se pose sur l'arbre et puis il mange les

pommes » (G...7 ; 4).

Le second procède d'une saisie plus systématisée des relations objectives entre les termes en présence : « les planches... parce que la table se fait avec des planches et l'arbre ça donne des planches » (D...9 ; 5) ; « c'est la fleur... parce que l'arbre, avant d'avoir la pomme a une fleur » (G...7 ; 8) ; « le coq... ah non... l'œuf, parce que la poule pond l'œuf et le poussin éclot dans l'œuf » (B...7 ; 8)

Dans l'explication de la mort, le dépassement des couplages se traduit par une référence de plus en plus précise à l'activité individuelle et aux fonctions physiologiques :

« c'est la fin de la vie. Vivre c'est respirer, quand on ne vit plus, on ne bouge plus, on ne souffre plus » (G...10 ; 11) ; « le mort n'a pas de souffle, il ne vit plus (C...8 ; 00) ; « on parle de la mort lorsque la personne ne vit plus, les yeux sont fermés » (F...10 ; 00).

Le développement de ses capacités d'analyse amène l'enfant à se détacher des situations concrètes et présentes, pour une représentation plus abstraite de la mort : « la mort, c'est la cessation de l'existence... » (G...11 ; 6). Wallon a fort bien souligné cette exigence de l'analyse conditionnant la saisie appropriée de l'objet. Il faut nécessairement qu'interviennent, entre l'expérience immédiate et la représentation des choses, une *dissociation* qui détache les qualités et l'existence propre à l'objet lui-même des impressions et des actions où il est initialement impliqué, en lui

attribuant, entre autres caractères essentiels, ceux de l'extériorité.

D'un instrument à l'autre

L'intermédiaire dont nous venons de voir les multiples conditions d'existence (capacités d'analyse, abstraction, espace, extériorité, polyvalence...) se différencie, génétiquement, des « conduites instrumentales » de l'intelligence pratique ou « des situations ». Elles s'observent, chez Piaget, dans le cadre des « réactions circulaires » tertiaires, à 11-12/18 mois, et traduisent une conduite d'expérimentation active d'une intention spontanée de l'individu. Ainsi, par exemple, devant un objet trop éloigné, posé sur un tapis, l'enfant qui ne parvient pas à l'atteindre directement, peut en venir à saisir le tapis et, constatant une relation entre ce dernier et l'objet convoité, arriver par *tâtonnements*, à le tirer pour le rapprocher et s'en emparer¹. Wallon a, de même, montré que l'activité spontanée de l'enfant, en butte à divers obstacles en vient à se modifier, à user de détours et à substituer, graduellement, à ses propres moyens, des instruments empruntés au monde extérieur. Mais dans ce cadre qui est celui de l'intelligence « des situations » - qui « commence avec la nécessité du détour et sa découverte » - l'instrument ne fait que suppléer à l'insuffisance des simples automatismes et des mouvements spontanés et nus dans la réalisation des buts poursuivis par l'individu.

(54) *ibid*, pp. 128 et 133

(55) cf. KOMBO J.J., *op. cit.*, pp. 211, 224 - 225

Le fait est observable, y compris chez le singe qui, pour saisir une proie située trop haut, se servira d'un escabeau qu'il placera non sous l'objet convoité, mais à la distance correspondant à la plus grande portée du bond dont il est capable. Ainsi, conclut Wallon, quelle que soit l'ingéniosité des détours ou des gestes utilisés, leur raison d'être se confond avec leur exécution présente²

De cette étude consacrée au concept d'intermédiaire se dégagent divers concepts d'importance essentielle pour la compréhension de l'exercice et du développement de la pensée. Les plus significatifs sont assurément les concepts de couples d'opposés et de capacités d'analyse, dont les enjeux dans le développement psychologique général de l'individu, aux fonctions si étroitement liées, sont encore fort lisibles, à propos du développement de la conscience de soi, par exemple. « Dans son effort pour s'individualiser, le moi ne peut faire autrement que s'opposer la société sous la forme primitive et larvaire d'un socius... Le socius ou l'autre est un partenaire perpétuel du moi dans la vie psychique ».³ Et les thèses du psychanalyste britannique Ronald Woods Winnicott sur les objets et les phénomènes transitionnels nous paraissent d'un intérêt fondamental vu l'explication proposée du dépassement de l'opposition entre l'intra psychique et l'intersubjectif.

3. Intermédiaire : entre intra psychique et intersubjectif

Winnicott⁴ s'est intéressé à la zone intermédiaire qui sépare le subjectif de l'objet et à la « première pos-

session non-moi ». Il développe, pour ce faire, une série de notions, dont : indifférenciation et structure initiale, zone intermédiaire, objet précurseur, objet transitionnel, espace temps, besoin d'objet, illusion, deuil de l'objet, etc...

Indifférenciation et structure « individu-environnement »

La condition humaine « première », procède d'un état indifférencié, antérieur à la constitution de la structure psychique, donc au fantasme et à la relation d'objet primitive. Un état de dépendance absolue où l'enfant n'a même pas les moyens de reconnaître les soins maternels. Cette indifférenciation originelle est toutefois déjà comme une sorte d'organisation qui comprend toujours le sujet et son environnement. « A ses débuts, l'individu ne constitue pas l'unité. L'unité est la structure « individu-environnement » telle que nous la percevons de l'extérieur... Certaines conditions sont nécessaires pour qu'apparaisse un psychisme individuel. C'est dans la situation ainsi établie que l'individu est capable de créer peu à peu un environnement personnel ». Ce processus comporte deux moments marquants, suivant la nature des objets en jeu.

L'objet précurseur : qui fait suite à cette période initiale, a pour fonction d'assurer l'intégration du self dès qu'il est séparé de l'objet primaire (le sein). Il est associé à la quête de sensations tactiles procurées par les cheveux ou le lobe de l'oreille de la mère et plus tard, le corps de l'enfant (langue, pouce...) ou la tétine. Sa ca-

ractéristique majeure est que le fantasme associé est purement duplicatif et se rapporte au self corporel. L'objet précurseur n'est plus le sein mais il n'est pas encore quelque chose de séparé du self. Il implique passivité et dépendance extrêmes. Il n'est ni inventé ni découvert par l'enfant.

Objet transitionnel et première « possession non-moi »

L'objet transitionnel qui apparaît généralement vers le 4^e et le 12^e mois est, paradoxalement, une création de l'enfant et issu du dehors (bout de tissu, nounou, voire son musical...). Il existe « dans le *domaine transitionnel* entre la réalité plus tout à fait interne et la réalité pas encore tout à fait externe » et participe au processus de symbolisation dans lequel Winnicott distingue deux phases : la symbolisation impliquant de faire le deuil de l'objet et, celle, préalable, grâce à laquelle ce deuil de l'objet est possible. Le concept « d'objet transitionnel rend possible... le processus qui conduit l'enfant à *accepter la différence et la similarité* ». La notion de besoin, donne naissance, ici, au potentiel créateur de l'individu : la répétition de sa satisfaction engendre l'utilisation, par l'enfant, de l'illusion sans laquelle aucun contact n'est possible entre le psychisme et l'environnement. Et un des points essentiels de cette théorie est de souligner l'importance de l'*écart* entre l'expérience vécue et sa représentation. Cet écart introduit la question du processus d'appropriation psychique lui-même et celle de la nécessité d'une symbolisation « primaire » de l'expérience vécue. Ainsi, l'objet

transitionnel qui n'est pas tout à fait le moi mais qui n'est pas encore le non-moi, « doit être trouvé pour être créé et créé pour être trouvé ». L'entourage doit encourager cette première forme de possession non-moi, proposer « créativement » un objet qui se prête à la création de l'autre, un *medium* pour permettre à l'informe de prendre sens. Cet objet transitionnel est voué au désinvestissement progressif, devient diffus et se répand dans la *zone intermédiaire*, entre la réalité psychique interne et le monde extérieur, une zone d'expérience qui est intermédiaire entre le pouce et l'ours, une « zone de compromis ».

CONCLUSION

Comment, au regard de la prégnance des oppositions dans la culture ambiante, (r)établir l'intermédiaire dans sa plénitude en qualité de facteur essentiel d'orientation, d'organisation et de progrès des phénomènes les plus divers, dont la pensée ? La reconnaissance, l'emploi et

l'analyse de l'intermédiaire constituent une voie déterminante au dépassement de l'inclinaison de la pensée, sous l'égide de la loi des contrastes, à voir les blocs opposés caractérisant la pensée de l'enfant à ses débuts, et subsistant chez l'adulte, y compris dans les sciences humaines. Le premier y accède à la faveur du développement de ses capacités d'analyse et à la réduction, autour de 6-7 ans, du « syncrétisme » subjectif et intellectuel, dont le couple est la structure d'organisation. Les prestations demeurent bien entendu variables suivant la nature des objets en jeu. La question est plus complexe pour le second et même le chercheur sous l'influence des philosophies, des idéologies et des politiques induisant des visions et des méthodes d'approche de l'objet – être humain ou pensée, par exemple – désincarnées et fragmentaires. Seule la mise en œuvre d'une vision et d'une méthode d'analyse appropriée à la complexité et à la diversité du réel, contribue à restituer, dans la pensée et l'action humaines, les assises profondes de l'intermédiaire. Elle détermine assurément la prévention durable des conflits. C'est là un grand défi, pour la cité et pour l'éducation que de substituer au culte de l'opposition, celui de l'intermédiaire.

Notice bibliographique

- (56) Piaget J., 1936/1959, La naissance de l'intelligence chez l'enfant, Paris-Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, p.240.
 (57) Wallon H., 1938, Développement moteur et mental chez l'enfant, Paris, Pour l'Ere Nouvelle, 137, p.135 voir aussi : Wallon H., De l'acte à la pensée, op. cit., p. 119
 (58) Wallon H., Le rôle de l' « autre » dans la conscience du « moi », op. cit., p. 284
 (59) Winnicott D.W., 1969, De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot, voir chapitre 8 : Objets transitionnels et phénomènes transitionnels, pp. 109-125 voir également Clancier A., Kalmanovitch J., 1984/1999, Le paradoxe de Winnicott, Paris, In Press, pp. 136/141 et 203

- Clancier A., Kalmanovitch J., 1984/1999, Le paradoxe de Winnicott, Paris, In Press, 233 p.
 Gruzinski S., 1999, La pensée métisse, Paris, Fayard, 343 p.
 Kombo J.J., 1983, L'évolution de

la sériation chez l'enfant, Thèse de Doctorat de 3^e Cycle, Université de Paris VIII, 264 p.

- Larousse Illustré, 1997/1998, Paris, Larousse – Bordas.
 Laval V., 2002, La psychologie du développement, Paris, Armand Colin.
 Lévi-Strauss C., 1962, La pensée sauvage, Paris, Plon, 389 p.
 Maalouf A., 1998/1999, Les identités meurtrières, Paris, Grasset, 211 p.
 Morin E., 2002, L'identité humaine, Paris, Seuil, 288 p.
 Nathan T., 1986, La folie des autres, Paris, Dunod, 241 p.
 Nathan T., 1993, A qui appartient les métis ?, Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie, Grenoble, La pensée Sauvage, 21, 13-22.
 Piaget J., 1923/1976, Le langage et la pensée chez l'enfant, Paris-Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
 Piaget J., 1936/1959, La naissance de l'intelligence chez l'enfant, Paris-Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
 Piaget J., 1941/1980, la genèse du nombre chez l'enfant, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé,
 Varo G., 1990, Enfants et adolescents mixtes : une identité spécifique ?, Enfance, Tome 44, 3.
 Wallon H., 1926, Mouvement et psychisme, Paris, Jour. Psycho. Norm. Patho, 23, n°4, 957-974.
 Wallon H., 1934/1970, Les origines du caractère chez l'enfant, Paris, PUF, 301 p.
 Wallon H., 1938, Développement moteur et mental chez l'enfant, Paris, Pour l'Ere Nouvelle, 137, 133-141.
 Wallon H., 1942/1970, De l'acte à la pensée, Paris, Flammarion,

- 239 p.
Wallon H., 1945/1963, *Les origines de la pensée chez l'enfant*, PUF, 755 p.
Wallon H., 1959/1973(a), *Les étapes de la sociabilité*, *Enfance*, 3-4, 309-323.
- Wallon H., 1959/1973(b), *De l'expérience concrète à la notion de causalité et à la représentation-symbole*, *Enfance*, 3-4, 337-366.
Wallon H., 1959/1973(c) *Le réel et le mental*, *Enfance*, 3-4, 367-397.
- Wallon H., 1959/1973(d), *Le rôle de l'« autre » dans la conscience du « moi »*, *Enfance*, 3-4, 279-286.
Winnicott D. W., 1969, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 369 p.
-